

LE PORTRAIT HUMORISTIQUE DE MONPAVON DANS LE NABAB D'ALPHONSE DAUDET

Yrd.Doç.Dr.Kubilay AKTULUM*

INTRODUCTION

Ecrivain naturaliste, mais aussi grand humoriste, Alphonse Daudet nourrit ses oeuvres par une veine humoristique. Il attribue à certains de ses personnages des tics: par exemple, le pharmacien Bézuquet qui siffle sans arrêt dans Tartarin sur les Alpes; ou il crée l'humour en créant un personnage intellectuel qui dit des sottises, tel le vieux professeur Béchut du Collège de France dans **Nouma Roumestan**. Ou encore, les célibataires de **Fromont jeune et Risler aîné**, le frère et la soeur Planus, que cimente la même haine du mariage et de l'autre sexe victimes, tous deux, d'un formalisme effréné, dominés par une idée fixe et obsédante, sont drôles à cause de l'impression qui s'en dégage. Et encore plusieurs autres personnages sont décrits dans un sens humoristique dans l'oeuvre de Daudet: le Marquis d'Hocqueville, monomane ne vit que pour terminer ses mémoires dans **le Petit Chose**. Il ne veut pas que ses secrétaires se marient. Car cela signifie la perte du temps. Cette monomanie est si forte qu'elle finit par se transformer en un humour pur. L'ex-comédien Delobelle, comme le marquis d'Hocqueville, obéit aveuglément à une seule pulsion, il est victime de son obsession de reconquérir la gloire théâtrale. Mais son inadéquation tant sur le plan physique, qui le conduit à un humour de comportement, que sur le plan moral, son égoïsme, son aveuglement et sa vanité qui aboutissent à un humour de caractère. Ou bien encore Daudet crée l'humour en donnant à ses

* Atatürk Üniversitesi Fen-Edebiyat Fakültesi Fransız Dili ve Ed. Öğretim Üyesi.

personnages des noms significatifs, qui annoncent la nature des personnages qui les portent. Dans **Port-Tarascon** le belliqueux Père Bataillet ou le brave commandant Bravida et pas mal d'autres personnages sont des incarnations de leur tempérament. Des noms révélateurs se trouvent disséminés dans la plupart des romans de Daudet.

Pourtant ici notre but n'est pas d'étudier tous les traits caractéristiques des personnages, des aspects humoristiques dont ils sont les incarnations. Nous privilégierons le portrait d'un seul personnage: le hautain Monpavon dans **le Nabab**. Le nom de ce personnage est aussi significatif qu'un, par exemple, Père Bataillet. Daudet présente son personnage au nom significatif en lui attribuant un caractère de "vanité".

Notre étude portera donc sur un seul roman, **Le Nabab**, et un seul aspect, l'humour créé par le nom, et cela à travers l'exemple d'un seul personnage, le Monpavon, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Notre point de vue sera porté sur un nom symbolique: Monpavon. Que signifie ce nom? C'est simplement à cette question que nous allons essayer de répondre sans prétendre à l'exhaustivité.

Pour ce faire, nous allons développer notre sujet à la lumière des traits fournis par le texte et vérifier si, effectivement, le nom donné à Monpavon correspond à son tempérament.

LE PORTRAIT DE MONPAVON

Dans **le Nabab**, comme c'est le cas dans beaucoup d'autres romans, Daudet essaie de créer des personnages dignes de leur nom. Dès le nom de son personnage, l'écrivain nous donne la clé du tempérament de son personnage. Monpavon de **Le Nabab** présente l'un des exemples les plus explicites de ce procédé.

Le marquis de Monpavon ressemble à un paon par son côté hautain et en même temps ostentatoire. Il est d'abord un être vaniteux; à cause de cette vanité, il souffre d'une désadaptation

causée par sa vision déformée et déformante des choses; et il a perdu tout esprit critique. Etant vaniteux, il voit les choses non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'il voudrait qu'elles soient pour satisfaire sa vanité. L'air de supériorité, d'ailleurs étant faux, dont Monpavon se pare, amuse le lecteur d'autant plus que le personnage se révèle un esprit assez médiocre. Les exemples de vanité à ressort humoristique ne manquent pas dans le roman. La vanité accable le personnage de Daudet. Rongé par le souci constant de jouer un rôle déterminé et de veiller seulement à préserver sa renommée, Monpavon devient la victime de sa vanité. Par son attitude, il se rapproche quelque peu d'un automate soumis à une seule force. C'est ce trait moral qui caractérise le Marquis de Monpavon.

Quand on le rencontre pour la première fois à table chez le Nabab, Monpavon essaie de s'imposer à tous les convives, y compris son hôte lui-même. Daudet fait une description éloquentes du Marquis. Le nom qu'il a donné à son personnage trouve ici sa justification:

*"(C'est) un homme superbe et sans âge, grand nez majestueux, prestance seigneuriale, étalant un large plastron de linge immaculé, qui craquait sous l'effort continu de la poitrine à se combler en avant, et se bombait chaque fois avec le bruit d'un dindon blanc qui se gonfle, ou d'un paon qui fait la roue. Son nom de Monpavon lui allait bien."*¹

Dans cette description, Daudet explique clairement ses intentions. Au début, il donne quelques détails significatifs sur son personnage; vient ensuite une comparaison entre le personnage que l'écrivain est en train de décrire et l'oiseau dont il lui donne le nom. Enfin, le vrai dessein de l'écrivain se révèle dans cette description: faire du personnage l'objet même avec lequel on le compare, à savoir un paon. Cet oiseau est essentiellement le vaniteux qui fait passer son "moi" avant tout; l'auteur ajoute en

¹ Alphonse Daudet, **Le Nabab**, in *Oeuvres Complètes II, La Pléiade*, p. 501

plus en préfixe au nom du Paon l'adjectif possessif "mon". Partout où il se trouve, Monpavon étale et affiche constamment son "moi", se donne des airs grandioses pour être toujours le centre d'attraction, et ne perd jamais son air d'affectation.

Sous tous les aspects du portrait de son personnage, Daudet essaie de dévoiler en lui le Paon. Il n'arrête pas, chaque fois, de se moquer, dans un langage humoristique, de cette vanité et fierté; de ce dédain et orgueil de son personnage. Il le tourne en ridicule qui fait l'important. Cela lui plaît d'ailleurs. Chaque fois que Daudet parle de son personnage, il crée une disproportion amusante entre ce que son héros croit être et ce qu'il est en réalité. Voici un passage exemplaire où Monpavon, hautain et dédaigneux, sans rien perdre de son air de supériorité, est à table chez le Nabab:

"Plein de dédain pour l'entourage, M. Le Marquis parlait peu, de très haut, et comme en se penchant vers ceux qu'il honorait de sa conversation. De temps en temps, il jetait au Nabab, par-dessus la table, quelques phrases énigmatiques pour tous.

J'ai vu le duc hier...M'a beaucoup parlé de vous à propos de cette affaire...Vous savez, chose...machin...Comment donc?

...Son Excellence vous verrait avec plaisir entrer dans la...ps...ps...ps...dans la chose"²

Le passage accentue le dédain du Paon; il se rattache d'autre part à une humeur de situation. Le Marquis, noble, hautain, se voit obligé de partager la même table avec les gens de rien, il devient le compère de vulgaires gens, qui sont des escrocs. Son mépris ne se limite pas à ses airs dédaigneux, ni à ses réticences en compagnie de convives qui n'ont pas de titres de noble. Le Marquis ne parle que pour citer à tout propos son ami le duc de Mora; il éblouit ainsi son entourage, révèle ainsi son accès facile auprès du duc; ou bien il parle pour poser quelque énigme dans le but d'intriguer tout le monde et de souligner en même temps son inaccessibilité. Nous

² *ibid.*, p. 501

voyons d'autre part que le dédain du Paon apparaît dans sa façon de parler. Il néglige de faire des phrases correctes aux rares moments où il se donne la peine de parler. Il ne cherche pas le mot juste. Tout cela est au-dessous de lui. Il n'a pas peur d'imiter les intonations et l'accent méprisant du duc tout en affectant la simplicité. Quand l'effet voulu est produit, il estime avoir déjà trop parlé et, dès sa troisième phrase, un autre convive prend la parole.

Monpavon méprise la société qui se réunit chez le Nabab; il dit qu'il s'y rend lui-même que par nécessité:

"Oui, je compte y déjeuner... promis de lui amener chose, machin, comment donc?...Vous savez, pour notre grosse affaire...ps...ps...ps...sans quoi dispenserais bien d'y aller...vraie ménagerie cette maison-là"³

Pourtant malgré le sentiment de grandeur qu'il a en lui, Monpavon ne s'abstient pas de participer à ces repas chez le Nabab, d'être un des convives habituels du Nabab. Il est sans doute vrai qu'il est "le personnage important du déjeuner". Ce détail suffirait à lui seul à séduire ce personnage orgueilleux dans un endroit où il puisse briller. L'importance du Paon chez Jansoulet est telle qu'elle rejaillit sur ceux qu'ils ont la chance d'y être amenés par lui. Lorsque, par exemple, Paon présente pour la première fois Paganotti chez le Nabab, cet homme se voit tout de suite offrir une place d'honneur. Le prestige dont Monpavon jouit dans cette maison, "se sentait à la façon dont les domestiques le servaient, dont le Nabab le consultait, l'appelant "monsieur le marquis" comme à la Comédie Française, moins encore par déférence que par fierté, pour l'honneur qui en rejaillissait sur lui-même"⁴

Ici Daudet s'amuse en révélant la noblesse du Marquis au niveau des faux titres qu'empruntent les acteurs de la Comédie Française pour jouer leurs différents rôles. Comme cela se passe

³ *ibid.*, p. 489

⁴ *ibid.*, p. 501

sur la scène, chez le Nabab il s'agit plus d'orgueil que de respect lorsque l'hôte prononce le titre éblouissant de son invité d'honneur. On croit que l'orgueil du Paon gagne le Nabab aussi. Monpavon essaie de tirer le plus possible de la situation pour marquer l'abîme qui le sépare des autres invités et de l'hôte lui-même. Il a donc un dédain sans bornes. Un autre exemple de dédain apparaît encore chez le Nabab, à un de ces jours de diner. Monpavon a par malheur comme voisin de table, le chanteur Garrigou, qui chantait Figaro dans le patois du Midi et imitait impeccablement les animaux. Monpavon ne rate pas l'occasion. Il se régale bien plus de ce personnage distingué, placé à son côté, que des repas offerts par le nouveau riche. Daudet précise qu'il "*fallait voir comme la courbe dédaigneuse de son nez s'accroissait à chaque regard dans cette direction*"⁵, à savoir la direction où était Garrigou. Cette courbe méprisante du nez se voit pendant tout le repas sauf durant les quelques secondes qui suivent l'aveu de Jansoulet annonçant ses vingt-cinq millions. Alors, seulement, "*le nez de Monpavon s'humanisa*".⁶ Pour comble de malheur, au cours du même repas, éprouvant le besoin de s'épancher devant ses invités, Jansoulet raconte, clairement, la misère qu'il a connue, sans aucune réserve ni aucun ménagement par ses invités. Aussi, "*(certains) paraissaient choqués, Monpavon surtout. Cet étalage de guenilles était pour lui d'un goût exécrable, un manque absolu de tenue*"⁷

Monpavon garde toujours son attitude hautaine, même lorsqu'il s'agit de son propre intérêt. Quand il est en train de projeter une opération et veut, pour la réaliser, obtenir d'argent du Nabab, il laisse à Paganetti la tâche d'en exposer les données à Jansoulet. Monpavon lui-même se tait jusqu'au moment crucial. Daudet rend encore plus significatif le comportement du Paon lorsqu'il l'oppose à celui de Paganetti, l'un tout raide, pleine de

⁵ *ibid.*, p. 503

⁶ *ibid.*, p. 509

⁷ *ibid.*, p. 507

réserve, l'autre qui gesticule frénétiquement et rivalise avec Cicéron:

*"Pendant qu'avec son accent italien, des gestes effrénés, le Corse énumère les "splendeurs" de l'affaire, Monpavon, hautain et digne, approuve de la tête avec conviction, et de temps en temps, quand il juge le mouvement convenable, jette dans la conversation le nom du duc de Mora, qui fait toujours son effet sur le Nabab"*⁸

Monpavon intervient au moment décisif quand une parole, proférée sans broncher, équivaut à des millions. Désireux de mettre un terme à leur manège, le Nabab demande enfin la somme qu'il faut. Et voilà, à cet instant-ci, le Marquis commence à parler:

*"Des millions, dit Monpavon fièrement, du ton d'un homme qui n'est pas embarrassé pour s'adresser ailleurs"*⁹

Monpavon sait très bien ce qu'il faut dire. Une fois qu'il commence à parler, les arguments irrésistibles se suivent. Enfin, Pagonetti obtient quatre cent mille francs, à son tour:

*"Monpavon, pourtant plus haut encore que d'habitude, le suit dans ses pas et le couvre d'une sollicitude plus que paternelle"*¹⁰

Monpavon sait très bien être familier avec les gens. Son attitude hautaine n'est donc que vent; le Marquis ne peut se permettre de dédaigner. Lors d'un repas chez Mora à Granbois, on sert des champignons que le duc se vante d'avoir cueillis lui-même pour rassurer ses invités de leur innocuité. Quand il apprend ce détail, Monpavon en profite pour montrer son intimité avec l'hôte: "*Sapristi! dit Monpavon en riant, alors, mon cher Auguste, permettez que je n'y goûte pas*"¹¹ Mettant le comportement du Paon en contraste avec celui du ministre de l'intérieur, l'écrivain

⁸ *ibid.*, p. 511

⁹ *ibid.*, p. 511

¹⁰ *ibid.*, p. 512

¹¹ *ibid.*, p. 622

essaie de donner plus de relief à la familiarité de son personnage, "*Marignu, moins familer, regardait son assiette de travers*"¹², mais il ne fait aucun commentaire.

La désinvolture du Paon s'avère en cette occasion l'envers de son dédain, car elle lui sert de moyen pour briller à travers les scintillements que projette sur lui l'éclat du duc lui-même. Lorsqu'il ne voit aucun avantage à tirer du rire, il se contente de sourire avec un air de condescendance royale. C'est aussi qu'il agit, par exemple, pendant son séjour au château du Nabab à Saint-Romans, géré par la mère de Jansoulet. La vieille femme n'a jamais changé, elle est restée toujours paysanne, et cela malgré la fortune de son fils qui lui permettait une vie princière. La vieille campagnarde recevait ses amis en toute simplicité sans aucune fausse humilité, sans les prétentions d'une parvenue. Le luxe se voit, heureusement, dans l'aspect général du domaine, cela compense la tenue modeste de la dame, sinon le Marquis aurait été trop déçu:

*"Et la mine hautaine de Monpavon, que la coiffe de la vieille femme les recevant sur le perron avait choqué d'abord, fit placé à un sourire condescendant"*¹³

On voit plus tard Monpavon paradant sur sa route vers la mort. Plein de galanterie, il se pavane sans se presser, car "*il est maître du rendez-vous*"¹⁴

"...le marquis de Monpavon, fringant et superbe, une fleur à la boutonnière,...saluait à distance de ce grand coup de chapeau si cher à la vanité des femmes, le chic suprême du salut dans la rue, la coiffure haut levée au-dessus de la tête très droite....A chaque instant il sourit devant lui, envoie un petit bonjours protecteur du bout des doigts ou bien le grand coup de chapeau de tout à

¹² ibid., p. 622

¹³ ibid., p. 633

¹⁴ ibid., p. 812

l'heure"¹⁵

Ce "petit bonjours protecteur du bout des doigts" montre la mentalité condescendante du Monpavon dont l'écrivain a pitié un peu en s'amusant de lui.

En comparant Monpavon à un comédien, Daudet détrône son personnage et démasque ainsi ses prétentions. Dans les faubours où il passe pour se tuer, le Marquis ne connaît personne; il est inconnu; il marche vers son but "*la tête droite et le jabot tendu*", car il n'abandonne ni pose ni raideur en quittant la grande ville. En effet

*"...les boutiquiers, qui le regardent curieusement avec son linge étalé, sa redingote fine, la cambrure de sa taille, le prennent pour quelque fameux comédien exécutant avant le spectacle une petite promenade hygénique sur l'ancien boulevard, témoin de ses premiers triomphes..."*¹⁶

Il est bien amusant de voir Monpavon pris pour une vedette, lui dont la vie n'a été qu'une comédie, une pose affectée devant la société qui l'a applaudi pour bien avoir joué. En effet, il a su éblouir son entourage, avoir belle prestance et gonfler son poitrail pour se donner un air majestueux, même dans les moments les plus difficiles.

Monpavon a bien joué son rôle. Même à l'approche de la mort, cet effort de bon joueur ne le quitte pas. Daudet décrit l'attitude des dernières heures de son personnage, par une comparaison où le ridicule touche à son comble, où l'orgueil du Paon se fait fortement sentir:

"...sa décision de mourir s'associant à l'envie de prendre un bon bain, le vieux syborite songeait à s'endormir dans une baignoire comme chose...machin...ps...ps...ps...et autres fameux

¹⁵ ibid., p. 810

¹⁶ ibid., p. 813

*personnages de l'Antiquité*¹⁷

Voilà les célèbres héros de l'Antiquité qui sont réduits à "chose" ou "machin". Ces personnages ne valent pas ou ne doivent pas valoir davantage dans l'esprit dédaigneux et supérieur de Monpavon. Les noms de ces grands personnages ne sont même pas dignes d'être rappelés aux yeux du Marquis; l'écrivain creuse ainsi un fossé entre son héros et les héros de l'Antiquité, en précisant que c'est une justice à lui rendre qu'aucun des héros de l'Antiquité n'a accueilli la mort, n'alla au-devant de la mort avec plus de sérénité que lui.

L'idée unique qui obsède Monpavon est de respecter les apparences, c'est ainsi que Daudet présente son personnage. Cette raideur de sa pensée s'accompagne d'une raideur dans son comportement: ses gestes rappellent un automate. Pour accentuer un peu plus le côté mécanique de Monpavon, Daudet joue sur la répétition. Du début à la fin, il s'agit de sauver la face. C'est la préoccupation constante du Paon. Il est significatif que le souci de la tenue paraisse au moment où Monpavon disparaît du récit comme aussi lorsqu'il y apparaît pour la première fois.

On voit pour la première fois ce personnage vaniteux à l'heure de sa toilette. Il dit au médecin qui est venu le voir, d'attendre dans la chambre à côté car il n'est pas visible. Le docteur s'en étonne:

"Pas même pour le médecin.

*- Oh! pour personne... Question de tenue, mon cher..."*¹⁸

Un peu plus tard, il oublie tout respect de la tenue et la voix changée, s'adresse au docteur d'une seule haleine:

"Ah ça! mon cher, pas de farce entre nous, n'est-ce pas?... Nous nous sommes rencontrés tous les deux devant la même écuelle; mais je vous laisse votre part, j'entends que vous me laissiez la mienne! Et l'air étonné

¹⁷ *ibid.*, p. 811

¹⁸ *ibid.*, p. 488

*de Jeskins ne l'arrêta pas. Que ceci soit dit une fois pour toutes. J'ai promis au Nabab de le présenter au duc, ainsi que je vous ai présenté jadis. Ne vous mêlez donc pas de ce qui me regarde seul"*¹⁹

Ce manque de dignité et de retenue donne naissance à l'humour en raison du contraste avec le décorum invoqué quelques minutes auparavant.

La préoccupation à l'égard de la présentation dont témoigne cet épisode, trouve un écho à la fin du roman au moment où, prêt à se suicider, le Marquis se remémore ses parties de cartes avec le duc de Mora lors de leurs campagnes d'Algérie:

*"Quel dommage que ces sacrées cartes...ps...ps...ps... Enfin, c'est déjà beau d'avoir sauvé la tenue"*²⁰

La tenue est l'honneur pour le Marquis. Elle comprend aussi, à ses yeux, l'apparence en général: habillement, maquillage, comportement en société. Avant de présenter Monpavon dans le monde, Daudet révèle surtout ce qui contribue à composer son appareil vestimentaire, tout en nous laissant entrevoir ce qu'il est lorsque cette tenue lui fait défaut. Il faut maintenant révéler les contrastes qui en résultent.

Daudet décrit les instruments et les produits qui transfigurent Monpavon. Afin de rendre plus humoristique le portrait de son personnage vaniteux, il utilise, dans la description qu'il fait, le procédé de l'accumulation et une comparaison qui sert à montrer plus précisément la coquetterie de Monpavon. On voit d'abord des fers à friser de toutes sortes, ensuite on nous est permis de jeter un coup d'oeil sur le cabinet de toilette du Marquis:

"Jeskins entrevoyait une immense toilette chargée de mille petits instruments d'ivoire, de nacre et d'acier, limes, ciseaux, houppes et brosses, de flacons, de godets,

¹⁹ *ibid.*, p. 490

²⁰ *ibid.*, p. 814

de cosmétiques, étiquetés, alignés et parmi tout cet étalage, maladroite et déjà tremblante, une main de vieillard, sèche et longue, soignée aux ongles comme celle d'un peintre japonais, qui hésitait au milieu de ces quincailleries menues et de ces faiences de poupée"²¹

Ensuite Daudet révèle que l'occupation matinale la plus longue et la plus compliquée du Paon est celle de se pomponner le visage. Tout en étant ainsi occupé, Monpavon parle avec le docteur jusqu'au moment où il oublie sa dignité et quitte son recoin. Il faut vraiment que le Marquis soit bien ému pour se montrer dépourvu de tout prestige. Ici, Daudet s'amuse à présenter un personnage dépourvu de son masque mondain, et qui se défend rigoureusement en utilisant un langage digne d'une femme de ménage. Monpavon poursuit son discours froid avec le docteur et, lorsque celui-ci essaie de l'apaiser en constatant que les explications sont toujours nettes entre gens d'honneur, il répond au docteur ainsi:

*"D'honneur est un grand mot, Jeskins...Disons gens de tenue...cela suffit."*²²

Daudet souligne souvent que, pour son personnage, le maquillage fait partie intégrante de la tenue. Il nous le montre à Saint-Romans, dans un carrosse qui va à la rencontre du bey. Le vaniteux prend des précautions pour ne pas voir couler son maquillage:

*"Ouvrez donc votre côté, général, on étouffe, disait Monpavon, cramoisi, craignant pour sa peinture..."*²³

Quand l'auteur confie à Monpavon la tâche de révéler au duc agonisant la gravité de sa situation, c'est à travers *"la peinture de cette ruine"*, à savoir de Monpavon que le message se trahit, confirmant les appréhensions rentrées de Mora. Un peu plus tard, lorsque Monpavon déchire des lettres suivant l'ordre du duc, c'est

²¹ *ibid.*, pp. 489-489

²² *ibid.*, p. 491

²³ *ibid.*, p. 641

encore par une référence à l'aspect coquet du Paon que Daudet décrit la situation.

Le Paon n'est pas épargné. Ses soucis esthétiques ne sont pas ce que l'auteur vise le plus volontiers dans la tenue raide de Monpavon. C'est sa façon de combler la poitrine, comme un paon faisant le roue, sa manie de redresser et en même temps, de gonfler son plastron de chemise qui donnent plus souvent à l'humour de Daudet une bonne occasion de briller.

Nous voyons Monpavon à Saint-Romans au moment où Jansoulet se prépare à recevoir le bey. Dès le soir de leur arrivée de Paris, Jansoulet et ses amis font des projets; pendant que Cardailhac fait des programmes, *"le marquis de Monpavon toujours à la tenue redressait son plastron à chaque instant pour se tenir éveillé."*²⁴ D'une part le directeur travaille avec enthousiasme d'autre part nous voyons un Monpavon, indifférent et en train de dormir. Le contraste est divertissant. Ce qui est plus drôle, c'est la manière dont Monpavon essaie de ne pas somnoler, à savoir à l'aide de son plastron.

Quand le jour tant attendu arrive, les dignitaires accompagnent Jansoulet à la gare de campagne où ils attendent le bey en prenant des attitudes affectées que Daudet s'amuse à peindre: les habits noirs et fracs brodés forment des groupes solennels et imposants. Les gens s'efforcent de voir *"ces broderies hiérarchiques, le plastron de Monpavon qui s'élargissait, montait comme un soufflé d'oeufs à la neige"*²⁵ Le fait que Daudet met de toutes les curiosités étonnantes, au premier plan comme étant le plus digne d'être remarqué est significatif. Daudet introduit une comparaison pour décrire le gonflement du plastron; avec cette comparaison il souligne ce qu'il y a de creux dans l'orgueil de Monpavon. Sa tenue est conforme à l'atmosphère guindée et contrainte qui régnait pour ses personnages heureux de pouvoir

²⁴ *ibid.*, p. 209

²⁵ *ibid.*, p. 641

manifester leur importance dès que l'occasion se présente. Que Monpavon ne se gonfle pas, ce serait inconvenable, étant donné des circonstances qui s'y prêtent bien.

A la suite des préparatifs faits en l'honneur du bey, ce dernier ne s'arrête pas chez Jansoulet qu'il accuse d'avoir volé son pays. On comprend alors l'état d'âme de Jansoulet "*chancelant, ivre, perdu*". Nous le voyons tendre le poing au train disparu et crier dans une colère fauve:

"Canailles!..."

De la tenue, Jansoulet, de la tenue..."²⁶

Daudet estime qu'à ce moment, nous sommes à même d'imaginer qui peut crier ainsi, d'autant plus que cette exhortation est suivie d'une allusion au geste machinal du Paon, à sa pose favorite:

"Vous devinez qui avait dit cela, et qui - son bras passé sous celui du Nabab - tâchait de le redresser, de lui cambrer la poitrine à l'égard de la sienne, le conduisait aux carrosses au milieu de la stupeur des habits brodés, et l'y faisait montrer"²⁷

Monpavon aurait tenté l'impossible pour sauver la tenue de Jansoulet, car un manque de dignité de la part de celui-ci eût terni le Paon lui-même. En ce moment malheureux, il essaie de lui cambrer la poitrine, espérant ainsi en imposer à tous et, en même temps, taire l'humiliation que Jansoulet vient de subir de la part du bey. Ce faisant, il l'emmène vers les carrosses pour l'y cacher le plus tôt possible. On peut dire que la cambrure de sa poitrine, en cette occasion facheuse, lui sert bouclier contre les yeux des spectateurs.

A un autre moment, c'est le Marquis lui-même qui a cette impression. Aux funérailles du duc de Mora, il aurait jugé lamentable et dégradant pour son ami le moindre fléchissement de sa poitrine:

²⁶ *ibid.*, p. 644

²⁷ *ibid.*, p. 644

"Le vieux Monpavon, frappé au coeur, aurait trouvé d'une tenue déplorable tout à fait indigne de son illustre ami la moindre flexion de sa cuirasse de toile et de sa haute taille"²⁸

Ainsi, aux moments solennels où il faut faire figure, Monpavon bombe invariablement la poitrine. Une bonne occasion apparaît lorsque le duc tombe gravement malade. Monpavon insiste auprès de Jenkins pour fixer sans délai une consultation. Jenkins s'y oppose en lui disant qu'il va effrayer le duc. Avec son geste habituel, Monpavon répond:

"Le Monpavon enfla son poitrail, seule fierté du vieux coursier fourbu:

- Mon cher, si vous aviez vu Mora et moi dans la tranchée de Constantine...ps...ps...Jamais baissé les yeux...Connaissons pas la peur...Prévenez vos confrères, je me charge de l'avertir"²⁹

En insérant l'article devant Monpavon, Daudet nous invite à voir "Monpavon" comme un nom commun, ce qui nous incite à lui substituer le mot "Paon".

CONCLUSION

Sans arrêt, Daudet met sous nos yeux la vanité de Monpavon. L'attitude, la tenue, le langage saccadé et les gestes machinaux de son personnage donnent une impression de raideur qui rend sa vanité encore plus ridicule. Tout s'harmonise parfaitement chez ce personnage plus ou moins "robotisé". Une personnalité envahie par le complexe de supériorité du Paon ne s'accomode que d'une tenue rigide et imposante. Le moindre abandon dans cette tenue entraînerait par conséquent, l'écroulement de sa raison d'être jusqu'à la fin, le Paon se montre

²⁸ *ibid.*, p. 752

²⁹ *ibid.*, p. 730

fidèle à son espèce. Hautain, dédaigneux, vaniteux, combrant la poitrine aux moments où il estime indispensable de se faire marquer par la société et de lui en imposer, faisant la roue à l'heure opportune, Monpavon, "qui portait si bien son nom d'oiseau de luxe"³⁰ ne dément jamais son appellation répondant à son portrait physique aussi bien qu'au moral.

Ce n'est pas uniquement Monpavon qui représente le type de vanité dans l'oeuvre de Daudet. L'auteur recourt souvent à cette source de raideur morale pour alimenter son humour. Il sait que la vanité à ressort comique constitue l'un des moyens les plus efficaces pour amuser, faire rire qui ce soit, même les plus moroses.

BIBLIOGRAPHIE

- Freud, Sigmund, "L'Humour" in **L'Inquiétante Etrangeté et Autres Essais**, Paris, Gallimard, 1985
- Hamon, Philippe, **Introduction à l'Analyse Du Descriptif**, Paris, Hachette, 1981
- Hutcheon, Linda, "Ironie, Satire, Parodie", in **Poétique** 46, Paris, Seuil, 1981
- **IRONIE**, numéro spécial de la revue **Poétique** 36, 1978
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, "L'Ironie comme trope", in **Poétique** 41, Paris, Seuil, 1981
- Roelens, Nathalie, "Nez à nez avec l'humour", in **Poétique** 91, Paris, Seuil, 1992

³⁰ibid., p. 425